

encore dans son repos le prix de ce qu'elle lui a coûté.

Berlin eût pu devenir le centre des relations entre trois puissances qui, réunies et bien décidées, auroient été en position de faire craindre leurs forces, ou du moins d'exiger quelques égards. Mais l'Angleterre, qui ne pourroit trouver des auxiliaires dans la Prusse et la Russie qu'en fournissant des subsides à leurs trésors, l'Angleterre a-t-elle la disposition de pareils moyens, et doit-elle encore courir les hazards d'une coalition? Doit-elle encore acheter une diversion, dont elle auroit à craindre les fraix onéreux pour ses finances, sans pouvoir se promettre qu'elle fût efficace pour sa sûreté? . . . M. Pitt a fait passer au parlement, comme on pouvoit s'y attendre, le Bill qui triple les impôts personnels. Les nouveaux efforts de l'Opposition n'ont servi qu'à prolonger quelques séances des Communes, sans rendre le triomphe plus difficile pour le ministre; et ce sont moins les discours des Fox, des Shéridan, que le vœu général des Anglais de tous les partis, qui l'ont forcé à des modifications qu'il avoit prévues peut-être, que peut-être il s'étoit réservées, comme propres à satisfaire l'opinion, dont il avoit calculé la résistance. Mais cette résistance même et la nature du Bill ne semblent-elles pas indiquer que c'est-là le dernier terme de ce que peut porter le peuple anglais? La trésorerie de